Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

50 | 2004

**Variation sémantique et syntaxique des unités
lexicales : étude de six verbes français**

Fabienne Cusin-Berche, *Les mots et leurs contextes*

Presses de la Sorbonne Nouvelle, Université Paris III, 2004, 201 pages

Gérard Petit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/149>

DOI : 10.4000/linx.149

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 179-187

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Gérard Petit, « Fabienne Cusin-Berche, *Les mots et leurs contextes* », *Linx* [En ligne], 50 | 2004, mis en ligne le 27 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.149>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Comptes rendus

Fabienne Cusin-Berche, *Les mots et leurs contextes*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Université Paris III, 2004, 201 pages.

Cet ouvrage regroupe dix textes réunis par Sophie Moirand, Sandrine Reboul et Florimond Rakotonelina dans la bibliographie de Fabienne Cusin-Berche, décédée voici bientôt quatre ans. Ces textes ont été choisis en fonction de leur convergence thématique et de la place qu'ils occupent dans la réflexion menée par Fabienne Cusin-Berche sur les relations entre lexique et discours. Le livre, qui est un hommage, reste néanmoins un texte scientifique d'actualité, qui soutient le débat.

Les parties qui structurent l'ouvrage¹ respectent une progression, partant d'un axe de réflexion à coloration lexicale pour aboutir à son opposé, pragmatique, et ce en maintenant en permanence une bipolarisation de l'analyse autour de la langue et du discours.

La première partie (*Les mots entre langue et discours*) regroupe trois chapitres : *Du cotexte au contexte*, *Des mots qui bougent : le lexique en mouvement*, *La notion d'unité lexicale* qui traitent respectivement de l'influence du cotexte et du contexte dans la détermination du sens lexical, de la création néologique et de la lexicalisation. La conception développée par Fabienne Cusin-Berche n'est pas lexicaliste au sens strict du terme. L'auteur conçoit fondamentalement l'unité lexicale comme la résultante de contraintes à la fois systémiques (le système de la langue impose ses marques à la création linguistique) et discursives (ce n'est qu'en discours que naissent des unités dont certaines se lexicaliseront). En ceci elle s'éloigne d'une tradition immanentiste de la linguistique et de la lexicologie, tradition qui tend trop souvent à régner en doxa d'une orthodoxie scientifique. Dans cette perspective le sens lexical n'est pas un donné a priorique mais une construction relevant à la fois de paramètres discursifs (cotexte : *Socrate est mortel* vs *C'était mortel comme d'habitude !*) et situationnels (contexte : *Il y a dix vols par jour à l'aéroport de Strasbourg*). Si le recours au cotexte et au contexte a valeur désambiguïsante, l'auteur montre néanmoins les limites de ces deux paramètres : dans le cas de l'antiphrase, de l'énoncé hypocoristique ou de la dérivation d'énoncés les

¹ Respectivement *Les mots entre langue et discours*, *Les mots dans l'entreprise et les textes de spécialité*, *Des mots pour agir et des manières de dire*.

données contextuelles contredisent la prédictibilité assignable à l'interprétation cotextuelle. Remarquons toutefois que ces phénomènes mettent en jeu des structures codées (elles participent d'une forme de figement) et qu'ils n'hypothèquent en rien la validité de l'analyse contextuelle ou cotextuelle pour l'assignation du sens et la levée de certaines ambiguïtés. L'auteur en convient : elle montre, au travers de l'emploi d'*acteur* et d'*agent* dans le discours d'une grande entreprise, que « le contexte d'énonciation ne contredit pas les données cotextuelles » (p. 22) mais qu'il permet de sélectionner les informations pertinentes au décodage de l'énoncé et de la valeur sémantique de telle unité dans ce nouvel emploi. Réciproquement, le réseau des reformulations lexicales de ces deux unités, les paradigmes désignationnels (Mortureux, 1993), fournit un outil précieux pour circonscrire les traits pertinents qui caractérisent de manière saillante leur valeur sémantique dans ce nouveau registre et conduisent à leur lexicalisation. C'est du discours qu'émergent les candidats au statut d'unité lexicale et que se stabilisera (ou non) leur signification, c'est également dans et par le discours que se stabilisent les signification qui constitueront le préconstruit culturel véhiculé par chaque unité lexicale.

Le second chapitre s'intéresse à la néologie en tant que processus d'accroissement du stock lexical et de diversification des modes de donation du référent. Ici encore Fabienne Cusin-Berche s'oppose à une conception simpliste répandue, qui envisage la néologie comme procédure de création, c'est-à-dire de production *ex nihilo*. Pour l'auteur la néologie puise à deux sources : le matériau préexistant que constitue le stock lexical et les règles de construction de mots d'une part, de l'autre le flux des discours. C'est surtout sur le premier versant que portera sa démonstration. La néologie est un phénomène qui relève de la créativité et de la productivité. La créativité est un processus (p. ex. troncations, mots-valises, réfections orthographiques, siglaison, acronymie) qui s'affranchit des règles de construction des unités lexicales alors que la productivité les respecte (p.ex. dérivation, composition). F. Cusin-Berche montre toutefois que la frontière entre les deux n'est pas étanche et que la néologie s'inscrit dans un continuum (p.ex. emprunts, mots complexes non-construits, antonomases). Elle montre également que la créativité n'est pas une forme tératologique de la création et que sa permanence en fait un processus systémique (les mots-valises, la siglaison ou l'acronymie s'appuient sur la récurrence de schémas structurels en petit nombre). Reste à déterminer comment s'organise « la cinétique lexicale » (p. 38), c'est-à-dire quelles voies emprunte la néologie. Traditionnellement deux modes sont reconnus : néologie formelle (émergence d'un nouveau signe) et néologie sémantique (émergence d'une nouvelle signification). L'auteur marque sa distance avec le premier en argumentant, avec raison, que la néologie formelle s'accompagne dans tous les cas de la production d'une nouvelle signification. Nous ajouterons que la néologie formelle existe, mais uniquement dans la réfection de signifiant (*fuel* > *fioul*, *gas oil* > *gazole*). Sur le plan sémantique, c'est la polysémisation ou l'homonymisation de l'unité lexicale qui est visée par le processus néologique. L'auteur part du principe, auquel on ne peut que souscrire, que l'identification de ces deux propriétés dépend crucialement du modèle de représentation du sens convoqué par l'analyse (la polysémie n'est pas une propriété naturelle du lexique mais une hypothèse induite par la configuration d'un modèle de représentation ; à ce titre l'homonymie ne

serait pas un accident mais une hypothèse réciproque). Elle appuie son argumentation d'une part sur l'inutilité du recours au critère étymologique, et de l'autre sur les effets contradictoires de modèles fortement centralisateurs (p. ex. le modèle guillaumien tel qu'il est exploité par J. Picoche) ou dispersants (la résolution de la polysémie par des schèmes sémantiques : modèle culiolien, modèle fondé sur les propriétés intrinsèques et extrinsèques de Cadiot et Némio). Mais c'est surtout sur un troisième critère que F. Cusin-Berche va concentrer son attention : le « mouvement statutaire », c'est-à-dire le fait qu'une séquence se dégrammaticalise pour former une unité lexicale. Il est le lieu d'une interrogation sur la partition entre lexique et grammaire et en particulier entre unité lexicale et mot grammatical. L'auteur démontre de manière pertinente et en multipliant les critères et les angles d'approche le caractère tout à fait artificiel de cette distinction tant qu'elle est pensée à partir de données sémantiques (au centre du débat, entre autres, la question de la référence), c'est-à-dire à l'intérieur d'une conception restrictivement lexicologique de l'unité lexicale. Ces quelques pages (p. 39 à 45) sont d'un intérêt théorique et méthodologique indiscutable. Elles s'appuient sur une argumentation originale relativement à celle produite par une certaine doxa linguistique. On peut toutefois opposer une double réserve à la tripartition entre néologie formelle, sémantique et statutaire : d'une part du fait de son caractère restrictif (même si elle gagne à une troisième procédure) ; elle ne prend pas en compte un phénomène statistiquement très productif, que l'on pourrait appeler la *néologie locutionnelle* (*un ami de trente ans, fumer la moquette, (se) la jouer* + N ou Adj...) et qui concerne en propre le figement lexical. D'autre part cette tripartition reste foncièrement asymétrique en ce qu'elle oppose des modes de construction de la néologie situés à des niveaux différents (catégoriel pour le statutaire, qui inclut le formel et le sémantique).

Le troisième chapitre est consacré à la notion d'unité lexicale et au statut de l'expression *unité lexicale* en lexicologie relativement à ses concurrents *mot*, *terme*, *lexème*, *morphème lexical*... Il part du constat paradoxal d'une désaffection évidente de la linguistique pour cette discipline (du fait, entre autres, de l'influence des grammaires modulaires, lesquelles ne reconnaissent dans leur constituants fondamentaux que la morphologie, la phonologie, la syntaxe et la sémantique) et de l'intérêt évident qu'elle témoigne pour les études lexicales, notamment concernant l'élaboration de dictionnaires électroniques. Ces travaux « à visée dictionnaire et/ou terminologique » ne posent pas pour autant l'unité lexicale au centre de leurs préoccupations (p. 52 à 54). L'affirmation reste en partie excessive dans la mesure où elle tend à minimiser la part occupée par la réflexion sur l'unité lexicale dans la méthodologie et les principes théoriques de ces approches. Si celles-ci ne se situent pas à l'intérieur du paradigme lexicologique, elles proposent un éclairage épistémologiquement différent sur un objet que la lexicologie a fait sien et sur lequel elle entend garder un privilège. L'intérêt majeur de ce chapitre réside dans la prise de position de F. Cusin-Berche en faveur du maintien de la dénomination *unité lexicale*. Ceci implique qu'une distinction claire soit établie avec ses synonymes ou cohyponymes dans la littérature lexicologique et sémantique : *vocabulaire*, *lexème*, *mot*, *néologisme*. Pour l'auteur la dénomination de *lexème* est trop restrictive dans la mesure où elle circonscrit une réalité abstraite, hors-contexte. *Vocabulaire* pour sa part vise la

même réalité, mais en emploi. *Mot* serait une appellation trop ambiguë car marquée par son domaine d'origine, la typographie, mais aussi par l'usage qui en est fait en linguistique depuis Benveniste (unité de discours, analogue au vocable). Pour l'auteur, « l'unité lexicale est une construction a posteriori [...] et non une donnée concrète, immédiate » (p. 57). On peut regretter que F. Cusin-Berche n'ait pas davantage précisé sa pensée sur cette tripartition. Elle aurait sans doute levé l'indétermination relative impartie à cette notion dans l'usage qu'elle en fait, indétermination que ne résout pas une autre tripartition (p. 62) : « le néologisme (unité non lexicalisée) en tant que réalisation concrète singulière, l'unité lexicale en tant que réalisation concrète et d'usage général, et le lexème en tant qu'unité abstraite ». Si la compréhension du premier et du troisième terme peut faire l'objet d'un consensus assez facilement, celle de l'unité lexicale demeure énigmatique voire contradictoire. En effet, l'assignation de généralité ne peut précisément s'effectuer que sur la base d'une abstraction préalable. Par ailleurs il reste à savoir comment appréhender le critère de l'usage général, définitoire de la notion d'unité lexicale. Faut-il maintenir un différentiel entre lexème et unité lexicale, et sur quelles bases ? Une réponse positive est possible dans la mesure où une certaine tradition lexicologique tend à assigner au lexème le format du mot graphique et à exclure les faits de figement lexical. La notion d'unité lexicale, plus large parce que moins centrée sur cette contrainte, permet de capter toute séquence présentant un rapport signifiant / signifié codé. C'est peut être là que réside l'utilité d'une telle appellation.

La seconde partie de l'étude (*Les mots dans l'entreprise et les textes de spécialité*) aborde la construction par les discours du sens des vocables et la sédimentation de celui-ci en signification lexicale. Les deux premiers chapitres (*Le décideur des discours de l'entreprise*, *Lorsque l'agent devient un acteur*) constituent des études de cas portant sur : *décideur*, pour l'un, *agent* et *acteur* pour l'autre. Le premier permet de revenir sur la question de la négociation par les discours des potentialités morphologiques et sémantiques de la langue. Le corpus est fourni par des textes managériaux et des dictionnaires de langue. Comme nombre de noms en *-eur*, *décideur* a valeur agentive. Toutefois, contrairement à ce que laisserait prévoir sa signification compositionnelle (« personne qui décide ») il dispose d'un ancrage institutionnel et dénoterait une fonction (« personne dont le rôle est de décider ») davantage qu'une activité ancrée sur un objet. A cet égard F. Cusin-Berche remarque fort justement que le *décideur* est privé d'objet (la structure *décideur de* + GN n'est pas attestée dans le corpus), le nom étant intransitif. Cette propriété – focaliser sur une fonction et non pas sur une activité – n'est pas partagée par tous les déverbaux en *-eur* : *voyeur*, *buveur*, *penseur*, *gagneur*... bien que le suffixe induise chez ces derniers l'idée d'une activité régulière. Le discours managérial, et plus généralement le discours d'entreprise, sémantise le dérivé en lui conférant une instruction fonctionnelle. On peut se demander si celle-ci n'est pas en définitive incluse dans le sens du suffixe, quel que soit le dérivé concerné. En effet, à l'instar de *décideur* ou *directeur*, des N comme *voyeur*, *buveur*, *penseur*, *gagneur* indexent l'agent non pas tant sur une activité ponctuelle que sur une récurrence à caractère définitoire. Celle-ci isole une forme de fonctionnalité de l'agent, mais pas adossée à un domaine de l'activité spécialisée. Ainsi la valeur de l'instruction sémantique ne

résulterait d'un effet de discours que pour sa polarisation [+fonction professionnelle] *vs* [+habitude comportementale].

Le second chapitre analyse le champ sémantique couvert par le binôme *agent* / *acteur* dans le discours interne d'une grande entreprise publique. Au cœur de la problématique se trouve la substitution progressive du second au premier (transfert de dénomination sur une même entité). La justification d'une telle mutation est motivée par des besoins communicationnels, et notamment par le souhait pour l'entreprise d'apporter à son personnel une conceptualisation valorisante de lui-même. F.Cusin-Berche analyse avec précision le périmètre sémantique de ces deux noms, leurs intersections et leurs divergences. L'étude comprend deux volets : une analyse lexicale des unités à travers leurs significations en langue est menée à partir de définitions lexicographiques ; dans un second temps, les résultats sont confrontés à une analyse de discours portant sur des occurrences en contexte. Sur le plan méthodologique la démarche est menée avec rigueur et minutie, puisant à de multiples sources théoriques (notamment logiques et syntaxiques). La conclusion à laquelle arrive l'auteur est qu'*agent* dénomme une fonction (d'où son utilisation comme titre dans un organigramme) tandis qu'*acteur* désignerait « une façon d'être, un comportement » (p. 89). Le hasard des rapprochements fait que l'analyse d'*acteur* entre en contradiction avec celle de *décideur* (chapitre précédent) : *acteur*, contrairement à *décideur*, ne dénoterait pas une fonction. *Agent* pour sa part, en ce qu'il désigne une fonction, présenterait les propriétés imparties aux dérivées en *-eur* (*-eur* et *-teur* sont les deux formes d'un même suffixe). Comment résoudre la contradiction ? Aucune proximité sémantique ne serait donc envisageable entre *acteur* et *décideur* ? L'homogénéité sémantique du paradigme ne serait-elle assurée que par le binôme *agent* / *décideur* ? *Acteur* et *décideur* présentent en fait une propriété commune : aucun des deux n'est la dénomination d'une fonction professionnelle, contrairement à *agent*, *directeur* ou *agriculteur*. Tous deux sont des variantes euphémisantes et méliorantes de dénominations professionnelles.

Le troisième chapitre pose, avec le quatrième, une question de fond : le statut de la référence dans les discours scientifiques et techniques et, plus largement, l'identité même de ce type de discours. Si personne aujourd'hui ne remet en cause l'existence des discours scientifiques et techniques, force est de reconnaître que les définitions qui en sont proposées ne s'accordent pas toujours (oscillant entre perspectives sociologique, sémiotique, lexicale et terminologique, ethnographique) et qu'aucune n'a jusqu'ici produit d'argument décisif. C'est donc sur un terrain particulièrement labile et incertain que l'auteur aborde le problème. Dans ce troisième chapitre Fabienne Cusin-Berche distingue quatre angles d'approche : (i) la particularité sémantique des termes techniques et scientifiques : bien que présentant une forme d'opacité, les termes ne sont pas des unités sémiotiquement distinctes des lexèmes ; présentant les mêmes comportements syntaxiques, c'est au niveau des emplois cotextuels (*couler des jours heureux* / *couler le menu de bœuf* - dans le domaine de la cuisine) que se marquera la différence avec les unités lexicales ; (ii) la spécificité fonctionnelle ou institutionnelle de la définition. Partant du principe qu'un certain nombre de termes sont des mots non-construits (*souris*, *fenêtre*...), donc que la morphologie n'est d'aucun secours dans une tentative de définition du terme technique, l'auteur aboutit

au constat que la différence de valeur entre le lexème et le terme tient au caractère injonctif de la définition pour ce dernier, c'est-à-dire sa dimension sociodiscursive ; (iii) les limites de l'analyse morphosémantique. Nombre de termes sont néanmoins construits par la morphologie, mais une analyse compositionnelle ne permet pas d'accéder à leur signification terminologique ni de déterminer leur identité sémiotique. Un retour sur la relation référentielle est donc nécessaire, ne serait-ce que pour distinguer les valeurs d'une même unité d'un domaine à l'autre ou au sein d'un même domaine (p. ex. *assembleur* en informatique « personne qui assemble des ordinateurs » *vs* « programme informatique... »). ; (iv) l'impact référentiel. Si deux logiques s'opposent, l'une définitionnelle, l'autre référentielle, c'est néanmoins la seconde qui semble l'emporter dans la mesure où l'émergence d'un terme nouveau se justifie par la nécessité de dénommer un référent nouveau. L'établissement de ce nouveau lien référentiel n'est pas sans incidence sur la perception de la configuration sémantique de l'unité dans la mesure où elle produit une réorganisation du signifié de puissance du terme.

Ces propositions, que nous n'avons fait que résumer dans leurs articulations principales, sont développées avec minutie, argumentées et exemplifiées. Elles mettent en regard constamment la dimension lexicale des termes avec les vocables qui leur correspondent. Le choix d'une orientation langue *vs* discours justifie une attention moindre accordée à d'autres perspectives telles celle qui oppose une terminologie institutionnelle et interventionniste à une socioterminologie. La confrontation aurait pourtant été féconde dans la mesure où aurait été posée avec une même pertinence mais une issue différente la question du signifié (de puissance), de la polysémie et des relations entre les terminologies et le lexique courant.

Le quatrième chapitre (*Qu'est-ce qu'un texte spécialisé ?*) est consacré au repérage des propriétés linguistiques et discursives des textes spécialisés. Il se divise en deux parties : l'une cherche à inventorier les caractéristiques linguistiques de ces textes. Elle reprend des éléments discutés dans les précédents chapitres (l'ouvrage réunit des articles). La seconde partie, consacrée aux caractéristiques discursives, retiendra notre attention. F. Cusin-Berche distingue dans un premier temps la fonction des discours techniques – transmettre un savoir-faire – de celle des discours scientifiques – faire découvrir un savoir en construction. « La démarche adoptée dans le texte scientifique serait [...] plus hypothétique et démonstrative que descriptive » (p. 115). Les deux types de textes se rejoignent pour se différencier, sur le plan pragmatique, du texte littéraire. Pour eux la langue retrouve sa fonction instrumentale, contrairement à la littérature, pour qui elle est un objet. La finalité également distingue le texte spécialisé : « faire avancer les connaissances du domaine » d'activité auquel il se rattache et qui lui fournit sa légitimité (p. 116). Dernier paramètre, la situation d'énonciation : le texte spécialisé est rédigé par un spécialiste du domaine. Outre ces propriétés, qui constituent un faisceau central, l'auteur dégage quelques spécificités du texte technique : l'effacement relatif, voire total, de l'instance d'énonciation (bannissement de la référence à soi) ; la subjectivation des non-animés et l'objectivation des humains ; l'inféodation du texte à un but : livrer une information et non pas expliquer (discours scientifique) ou faire comprendre (discours didactique). A cela s'ajoute la présence

d'un paratexte spécifique, généralement formalisé : tableaux, graphiques, etc., et un usage de l'énumération, dont l'auteur remarque qu'elle tient lieu fréquemment de démonstration.

Ces critères définitoires, pour pertinents qu'ils sont, n'en laissent pas moins un certain nombre de questions en suspens. D'abord celle de la distinction entre textes (ou discours) technique et scientifique. En général ces deux notions sont associées pour désigner un type de production spécifique opposée aux discours reconnus comme ordinaires. Les distinguer requiert, selon nous, une perspective moins dichotomique : opposer production technique et scientifique sur des schémas fonctionnels (savoir-faire *vs* faire savoir) est par trop réducteur, eu égard à la diversité des productions observables dans l'un et l'autre champ. Un traité de chirurgie est-il un ouvrage scientifique, technique, les deux ? Un manuel de réparation ne requiert-il pas un minimum de savoir préalable, ne met-il pas en place des concepts dont l'appropriation sera déterminante pour l'effectuation des interventions décrites ? Un texte technique est contraint d'expliquer s'il veut que le savoir(-faire) qu'il délivre soit opérationnel ; pareillement il se doit de faire comprendre ce qu'il énonce, même s'il n'a pas recours au même dispositif que des productions didactiques pures. Sur ce point sa conception présente effectivement des lacunes, liées à une insuffisante prise en compte de cet objectif (encore doit-on relativiser en fonction du sujet, du domaine concerné et du lectorat visé). Enfin, il convient de s'interroger sur la notion de spécialiste et sur les paramètres qui permettent de la caractériser. Elle tend trop souvent à fonctionner comme un prérequis. Pour ces raisons, et la littérature terminologique en la matière tend à le démontrer, la frontière entre les textes scientifiques et les textes techniques est très labile, toute comme elle l'est relativement aux textes non-spécialisés. La démonstration de F.Cusin-Berche est très rigoureuse ; elle tend toutefois à produire des oppositions bi-univoques.

La troisième et dernière partie (*Des mots pour agir et des manières de dire*) est consacrée à des fonctionnements discursifs, respectivement lexicographique, didactique et télématique (courrier électronique). Il regroupe trois chapitres. Le premier (*Le serment : des mots pour le faire*) explore le champ sémantique du mot *serment*, mais aussi de *jurer*, *jurement* auquel il s'est longtemps opposé. Le corpus est diachronique, constitué de dictionnaires de langue et d'encyclopédies publiés entre le XVII^e et le XX^e siècle. L'auteur se livre à une analyse extrêmement fine et détaillée des définitions lexicographiques, conçues non pas comme expression de la vérité sémantique d'un mot (à supposer qu'une telle notion ait un sens), mais comme textes, discours construisant une configuration sémantique. Ainsi F. Cusin-Berche met à jour les glissements sémantiques successivement enregistrés (produits, en fait) par la définition de ces mots, les déplacements et renégociations des oppositions qu'ils entretenaient, mais aussi la fonction pragmatique de ces retouches successives : la définition façonne le signifié sous la contrainte de pressions idéologiques, sociales ou culturelles. Réciproquement, sa nature même de texte lexicographique la constitue comme référence et expression de la vérité sémantique des mots. L'étude menée par F. Cusin-Berche est trop dense pour être exposée en quelques lignes. Sur le plan théorique, elle rejoint le courant critique, illustré depuis de nombreuses années par

F.Mazière et A.Lehmann, qui restitue l'opacité de la démarche et de la description lexicographiques. Sa valeur méthodologique est par ailleurs hautement recommandable, tant l'analyse est menée avec rigueur et minutie.

Le second chapitre (*Des manières de transmettre*) cherche à déterminer les caractéristiques majeures du discours didactique. Le corpus est constitué de manuels d'enseignement professionnel, mais aussi de grammaires scolaires, universitaires et de dictionnaires. L'étude rejoint, par son objet, le dernier chapitre de la seconde partie (*Qu'est-ce qu'un texte spécialisé ?*), avec lequel elle aurait pu être groupée. Elle s'en distingue par les axes d'analyse retenus, qui ici centrent sur la relation entre le locuteur et l'Autre, et concernent : (i) la prise en compte du destinataire : à quelques exceptions près, celui-ci n'est jamais nommé ni désigné directement dans les textes, mais c'est au niveau de l'instance d'énonciation que sa présence est induite ; (ii) la référence aux auteurs et aux textes sources tend elle aussi à être anonymisée dans la mesure où elle est convoquée de manière allusive, comme un arrière-plan tenu pour secondaire et dispensable ; (iii) c'est au niveau du passif sans agent que la mise à distance de l'Autre tend à être la plus notable. Les procès sont décrits comme s'effectuant d'eux-mêmes. La forte proportion d'indices de modalité appréciative évaluative renforce en revanche la présence de l'énonciateur dans le discours. Une telle caractérisation du discours didactique aurait peut-être demandé à être davantage nuancée dans la mesure où elle concerne massivement les discours à caractère pédagogique (les manuels). En revanche, en fonction d'autres situations et contraintes didactiques (le mémoire, l'article scientifique...) ces paramètres évoluent pour aboutir à une configuration différente. Il n'existe donc pas une définition unique de ces productions mais un faisceau, variable, qui doit son homogénéité toute relative à leur objectif – transmettre des connaissances – mais aussi aux règles qui structurent les genres discursifs (manuels, mémoire, cours, article, chapitre, exposé, fiche de lecture...) qu'ils constituent.

Le dernier chapitre propose une étude à coloration purement discursive des courriers électroniques (*De nouveaux genres discursifs : les courriers électroniques*). L'auteur cherche à dégager les caractéristiques de ce nouveau genre à travers l'étude de plusieurs centaines de mails. Sont ainsi examinées les contraintes techniques et communicationnelles qui régissent les échanges par Internet et plus particulièrement les conditions de production et de réception des messages : l'instantanéité de l'émission, mais une lecture différée, la réponse sur un message, la possibilité de joindre un fichier, etc. Fabienne Cusin-Berche dégage de cette étude deux notions nouvelles, celles de discours reporté et de discours de jonction. Le discours reporté (p. 157) est circonscrit par la réponse du destinataire sur l'espace textuel du message originel (fonction *Répondre*). De fait celui-là devient, dans cet échange plurilogal, un second énonciateur, qui dissémine son propos sur celui auquel il répond. L'unité textuelle du nouvel ensemble n'est pas hypothéquée, bien que les deux voix puissent se succéder (la réponse intervenant en préambule ou conclusion du texte originel) ou s'interpénétrer (la réponse est incluse par bribes dans le texte premier). De fait, par ses spécificités, le discours reporté renégocie la scène énonciative. Le discours de jonction est constitué de ces messages, souvent brefs, qui accompagnent un fichier joint et

l'introduisent. Leur fonction est souvent phatique (ne pas laisser la scène énonciative vide), même s'ils font souvent doublon avec l'indication portée dans le champ Objet ou avec la dénomination du fichier. Ils ne contiennent pas systématiquement de formule d'adresse ou de congé. En revanche, comme le souligne l'auteur, ils invitent le destinataire à s'immiscer dans le texte joint, surtout lorsque leur réaction est sollicitée. Ils sont par ailleurs le lieu d'une expression interpersonnelle, bien que là encore les formes observables soient variables. Discours reporté et discours de jonction sont deux des genres nouveaux portés par le courrier électronique.

Les travaux de Fabienne Cusin-Berche sont à la fois descriptifs et heuristiques. Heuristique dans la mesure où l'auteur a questionné des corpus dans le but de les analyser et de vérifier des hypothèses, mais aussi dans celui de contribuer à l'édifice conceptuel des Sciences du langage. Elle s'intéressait à l'emploi des vocables et n'a pas hésité à néologiser quand la nécessité l'imposait. Son écriture a toujours été marquée d'une densité et d'une technicité qui rendent ses productions parfois difficiles d'accès, mais également dictée par une exigence de sincérité et d'exactitude.

Nous soulignerons enfin le travail éditorial discret mais pertinent qui fait de ces productions, dispersées à l'origine, une totalité jointive et cohérente : regroupement thématique en trois parties, renvois de notes transversaux et retitrage marquant l'articulation des textes les uns par rapport aux autres et justifiant leur inscription dans telle partie.

Gérard PETIT
Université de Paris X